

FLORA BERGER

NOCES D'ENCRE
À TIPASA

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
simply-crowd.com qui ont permis à ce livre
de voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 978-2-38441-036-1

Dépôt légal : mars 2022

NOTE AU LECTEUR

En tête de chaque chapitre, un prénom désigne lequel des personnages de l'histoire prend la parole, à la première personne, pour faire avancer le récit.

Le lecteur reçoit la confiance de chacun d'eux et c'est à lui, comme dans la vie, de reconstituer le déroulement des faits, de se forger sa propre vision.

Bon voyage dans le Sud auprès de mes héros.

PROLOGUE

Tout vaut mieux que l'enfermement. Tout est préférable à ce trou noir dans lequel j'ai croupi si longtemps. Anonyme. Neutralisé.

On m'a rendu la liberté. J'ai passé la nuit sur ce banc.

Encore heureux qu'il ne soit pas situé dans un jardin public. La rosée aurait vite eu raison de ma couverture. Je ne m'en serais pas remis. Nous sommes trop fragiles. Je veux dire, notre enveloppe est fragile. Pour le reste...

Ma pensée, la parole que je porte est depuis longtemps pérennisée. Que l'on me détruise, nous sommes encore des milliers à la transmettre. Elle nous survivra. Sur le papier mais aussi dans les mémoires. Ma destruction ne serait pas une mort.

Je suis pourtant là ce matin, sur ce banc, dans l'attente d'un regard, d'une main qui se tendra. J'espère éveiller la joie, je redoute l'indifférence.

Le premier passant s'est avancé. Il tenait entre ses doigts une baguette de pain délicieusement odorante. Il avait le regard fixe et marchait, souple et volontaire, avalant la distance d'une enjambée décidée et cependant si légère, qu'à tout moment, on aurait pu s'attendre à le voir décoller. J'ai pensé qu'il ne regardait rien, qu'il ne m'avait pas vu.

Pourtant, soudainement, il a suspendu son pas.

Un petit bond de côté, et, pareil à l'oiseau qui, demeurant circonspect, approche une friandise, il a tendu le cou vers moi.

Il a hésité quelques secondes puis il a secoué la tête et repris, hélas, son envol.

Bah! S'il m'avait remarqué, d'autres le pourraient après lui.

Tout à coup, était-ce dû à cette clarté délicate qui venait juste de faire miroiter la vitrine en vis-à-vis, je me suis senti bien. Soulagé de ne pas encore connaître la suite, de ménager le suspense, et rendu heureux par cet espoir qui est le nom plus noble de l'attente.

Comment pouvais-je être porteur de tant de pensées et ne pas me souvenir que la plus grande félicité est de se donner entièrement à l'instant ? Puisque tout pouvait arriver, il me suffisait d'être là, offert, ma vieille carcasse emplie d'une confiance quasi juvénile.

Plus haut, dans les frondaisons, les oiseaux se chamaillaient bruyamment en ébranlant les ramures. Une feuille s'est détachée. Légère, signant son premier et dernier vol d'une délicate arabesque, elle est venue se poser sur moi. Je n'étais plus tout à fait seul. Le temps m'a paru moins long.

Une passante s'est approchée. Elle trottnait, l'air très absorbé mais non point mélancolique, les mains enfouies dans les poches de sa veste.

Sans avoir levé un regard qu'elle gardait, obstinément rivé sur la pointe de ses chaussures, elle est venue directement vers le banc, s'est assise, téléguidée par une force invisible qui pouvait être celle de l'habitude.

Pas besoin d'excuse ni de faire les présentations, ce banc était pour elle, elle en prenait possession comme d'une place réservée au balcon d'un théâtre. M'avait-elle aperçu ?

Un long soupir d'aise a glissé jusqu'à ses jambes qu'elle a étirées aussi loin qu'elle le pouvait, tandis qu'elle rentrait les épaules et croisait les bras.

Ses yeux seuls n'avaient pas choisi l'immobilité et louchaient de mon côté. J'attendais. Son bras droit s'est enfin allongé, sa main a caressé la feuille de platane, l'a saisie tandis que mon nom, fièrement dévoilé, lui criait mon urgence à éveiller son intérêt.

Elle a rapproché ses pieds et redressé le dos, a porté le végétal à ses lèvres puis l'a reposé sur les planches avec délicatesse.

C'est alors qu'elle m'a saisi, sans hésiter, comme si ce geste procédait d'une évidence.

Une nouvelle vie s'ouvrait devant moi, le livre.

PREMIÈRE PARTIE

BÉNÉDICTE

première rencontre, l'objet du désir

Jason, pur produit d'une Amérique conservatrice qu'il a fuie, veut être un homme de son temps. Il réussit à accomplir quelques-unes de ces tâches que l'on dit ménagères, sans doute par ce qu'elles furent de tout temps dévolues à la personne que l'on désigne du même vocable, cet adjectif suffisant à la définir et la clouant en quelque sorte à ce pilori.

Mon compagnon descend la poubelle quand je lui signale qu'elle déborde, il passe l'aspirateur le dimanche matin (surtout pas le balai, instrument néolithique réservé aux femmes) quand il pleut ou qu'un quelconque imprévu l'empêche d'aller courir, et, surtout, par ce qu'il l'aime chaud et frais, il va acheter le pain tous les matins. Il peut rendre d'autres menus services à la demande mais ne prend jamais la moindre initiative.

Aussi, quand il m'a dit avoir vu un livre abandonné sur le banc public côté promenade à trois pas de la boulangerie, me suis-je contentée d'un soupir : « ... et bien sûr tu ne l'as pas pris ! » La riposte était facile : quelqu'un pouvait l'avoir oublié et reviendrait le chercher, notre intérieur croulait déjà sous les livres etc...

Je lui ai tout de même demandé s'il avait lu le titre et le nom de l'auteur, et je le soupçonne d'avoir saupoudré volontairement sa réponse, affirmative, d'une pincée de sadisme. J'ai bondi :

— Quoi, tu le fais exprès, tu l'as laissé moisir sur ce banc...

— Tu as déjà tous ses livres !

— Il existe parfois des éditions particulières qui comportent des notes, des annexes... De quelle couleur la couverture ?

— Beige je crois, avec un titre en rouge, et tu l’as dans ton bureau !

— Crème, avec un liseré rouge et noir ai-je rectifié de mémoire, les yeux brillants de convoitise... peut-être une vieille édition ! Tu vas aller me chercher ce livre ai-je ajouté d’un ton péremptoire.

Mais homme affamé n’a pas d’oreilles. Et puis, m’a-t-il avancé entre deux bouchées croustillantes, laisse passer quelques heures, que son propriétaire ait au moins une chance de le récupérer.

Je n’ai pas pu attendre. À peine Jason avait-il passé le coin de la rue pour se rendre à son rendez-vous que je dévalais les marches de l’immeuble avec, en tête, le fol espoir de récupérer un objet précieux à mes yeux.

Je me suis écroulée sur le banc auprès du divin objet. J’avais tout de suite reconnu la facture de la maison d’édition et cet exemplaire était en tous points semblable à celui qui somnolait sur mes rayonnages. Je ne l’avais pas lu depuis si longtemps qu’au fond de moi rodait à présent un vague sentiment de culpabilité. En effet, je jouais les amantes passionnées quand mon attitude était celle d’un collectionneur : posséder, engranger suffit au bonheur. Pourtant, au fil de toutes ces années, ma lecture aurait pu s’avérer totalement différente. À l’éclairage de l’expérience, de la maturité, j’aurais forcément repéré quelques nouvelles pépites.

Tandis que ces pensées m’occupaient, je n’avais pas même pris la peine de saisir le livre entre mes mains. Avant de partir, je m’étais dit que je me l’approprierais s’il était différent. Il ne l’était pas. Pourtant, quelque chose pouvait encore me faire changer d’avis. Je devais pousser plus avant mon investigation. Je l’ai saisi. Ce geste est toujours, en ce qui me concerne, empli de respect. Il me procure chaque fois une pieuse émotion. On entre dans le domaine du sacré.

Le livre est d’ores et déjà un objet très éloigné du commun, du vulgaire. Certains titres en sont plus éloignés que d’autres, quand le propos est noble, quand il peut nous grandir, mais aussi, quand l’auteur est parvenu au faîte de l’art, quand sa production l’a placé au rang des héros, quand sa pensée, immortelle, flirte avec l’indicible.

C’était le cas.

Encouragée par mes parents, introduits en son temple bien avant moi, je tenais mon auteur en grande estime depuis les bancs du lycée. J'aimais sa fougue, son humanisme, sa droiture et cette absence d'arrogance, rare chez les penseurs (il ne se voulait pas philosophe).

Je m'étais exaltée à sa lecture, j'avais eu l'impression, souvent, d'être son disciple, quand il traduisait exactement ce qu'au fond de moi j'avais pu ressentir ou penser sans pouvoir le décrypter, encore moins l'exprimer.

Ce titre trouvé sur le banc public, était cependant, entre tous, celui qui allait devenir ma bible, une bible laïque qui m'a longtemps accompagnée : en lire un passage suffisait à me combler.

Il s'agit d'un recueil de textes, témoignages d'un être enthousiaste et sincère qui, inspiré sa vie durant par sa terre natale, en a célébré la force sauvage, lumineuse jusqu'à la transcendance.

Pourtant, je n'avais pas, dans mes jeunes années, pu tout saisir de la profondeur, de la lucidité ni de l'engagement que ce chant d'amour impliquait.

Mon admiration pour son auteur était acquise sans condition, une adhésion de cœur qui se passe de l'analyse. Plus tard, à la faculté, je l'ai mieux connu, car mieux étudié, – est-ce dire mieux approché – puis j'ai convoité d'autres horizons, mais sans jamais réussir à le détrôner.

J'avais alors rendez-vous avec l'écrivain qui, plus qu'aucun autre, a puisé son inspiration dans les effluves enivrants de cette Provence dite Haute car elle se décline de cimes rocheuses en collines boisées, de gorges en *rious* avant de reprendre son souffle dans le vaste lit de la Durance, jusqu'aux portes de Manosque.

Peut-on être manosquin et ne pas avoir lu Jean Giono ? Autre natif de l'avant – guerre, il a lui aussi puisé sa joie dans le sein de la nature, compris que notre existence n'a pas de sens si nous n'entrons pas en résonance avec le monde.

Devenue enseignante, j'ai fait partager mes deux amours à mes élèves. Je possède tous leurs ouvrages. Je les relis parfois.

Entre mes mains, une édition des années cinquante : j'ai ouvert le livre au hasard, pour tenter de retrouver une brève félicité. Je me suis dit que si la phrase collait à mon actualité, je prendrais cet exemplaire et le conserverais.

J'ai lu : «Être entier dans cette passion passive et le reste ne m'appartient plus». J'ai souri à ces quelques mots qui, plaqués sur l'instant présent me rassuraient et m'invitaient à ne pas choisir, à ne pas décider. Alors, me lovant dans la courbe du banc, j'ai de nouveau allongé les jambes et, l'ouvrage tenu contre ma poitrine, j'ai fermé les yeux. J'étais bien, je me redisais la phrase. Le soleil était chaud déjà, j'ai dû somnoler.

Une petite secousse m'a réveillée. Quelqu'un avait pris place auprès de moi. Mes doigts avaient dû se relâcher et le livre leur avait échappé. L'inconnu l'avait ramassé et s'était enhardi à l'ouvrir. Son regard s'attardait sur le premier feuillet, celui qui, entièrement vierge, précède parfois la page où trône le titre.

Il m'a souri en me tendant l'ouvrage, pas gêné du tout par ce qui aurait pu passer, à mes yeux, pour de l'indiscrétion :

«Vous êtes tombée dessus ou c'est vous qui le déposez?»

Question sibylline s'il en fut. Mes yeux effarés ont parlé pour moi. Il s'est repris :

— Enfin je veux dire, vous l'avez déjà lu ?

— Il y a longtemps ai-je répondu. Et vous ?

— Pas celui-là, je n'étais pas un inconditionnel. Au lycée, on nous fait toujours lire les deux mêmes titres. Celui-là par contre n'est pas très connu, je me trompe ?

— Non en effet, mais en ce qui me concerne, il a été longtemps mon livre fétiche, je l'emportais partout avec moi.

— Ah ! s'est-il exclamé en me regardant soudain comme un spécimen étrange.

— Alors, c'est vous qui venez de le déposer ? Pour le faire connaître je suppose.

J'ai avoué ne pas bien suivre sa pensée. Qu'entendait-il par «le déposer»? Dans le même temps, je réalisai qu'il ne m'appartenait pas, que je l'avais trouvé là : oublié ou, effectivement déposé ?

— Pardonnez-moi, a repris mon interlocuteur dont le charme m'a frappée à cet instant. Peut-être à cause de ce casque châtain parcouru de reflets noisette ou bien encore de ces deux sillons – rides ou fossettes – qui barraient ses joues comme des peintures de guerre. Mais son regard, un tantinet rieur, n'avait rien de belliqueux.

— Il s'agit, a-t-il poursuivi, d'un livre voyageur, mes yeux sont tombés sur la page de garde, alors...

Je l'ai interrompu :

— Faites voir ? Ce livre était ici, sur le banc, je ne l'ai pas encore feuilleté, quelque chose est écrit ?

Ce n'était pas une dédicace, ces quelques mots solennels souvent datés, qui confèrent à l'objet une dimension affective et lui permettront d'accéder au rang de souvenir. Quelques phrases bien tournées, claires et concises, annonçaient la règle du jeu. J'étais sans le vouloir, entrée sur le damier.

Quel pion allais-je avancer ? Prendre ce livre et le garder à cause de cette empreinte qui le rendait unique ? Simplement l'emprunter et suivre la règle ou...

— Il vous tente ? ai-je demandé à mon interlocuteur. Et comme je le voyais hésiter tandis qu'il m'observait, la tête légèrement inclinée sur le côté, un soupçon attendri, j'ai ajouté :

— J'ai le même à la maison, ne vous en faites pas.

Il a tendu la main, a saisi l'ouvrage, et comme il restait planté là, ravi ou bien amusé mais sans plus un mot, je me suis levée, ai consulté ma montre, par pure politesse, et m'apprêtais à partir. J'avais déjà tourné les talons quand un appel a freiné mon élan :

— Au fait, merci... c'est quoi votre prénom ?

J'ai haussé les épaules et, dans un sourire sans équivoque, lui ai donné le premier qui me venait à l'esprit. Il avait inspiré le titre d'une chanson des années 80. Après tout, je n'étais pas tenue de laisser une dédicace. J'ai filé en fredonnant ce que j'avais retenu de ce tube d'un été.

GRÉGOIRE

deuxième rencontre, magie de la lecture

Le hasard, dit-on, fait bien les choses. Je crois plutôt qu'il nous envoie des clins d'œil et nous laisse le soin de faire le reste. Il y a peu, j'ai pensé, en passant devant une librairie, l'un de ces temples vivants d'une culture en résistance, que je devrais lire de nouveau. Je ne me suis plus adonné à cette enrichissante activité depuis que j'ai formé mon propre groupe. La musique, quand on a l'ambition de la produire soi-même, devient une compagne très exigeante. Elle vous habite, vous phagocyte, vous incite à toujours plus, mais cette drogue a pour unique effet pervers de vous rendre plus exigeant envers vous-même. Elle ne laisse guère d'espace à d'autres passions.

Or, la lecture en est une. On ne lit pas certains livres de bout en bout afin de tuer le temps. Des magazines oui, des romans à quat' sous, mais pas de ces œuvres qui appartiennent à la littérature. Leur approche demande une réelle ouverture, une concentration, une adhésion.

C'est à cette sorte d'ouvrages qu'allait ma réflexion, mais elle ne m'a pas entraîné plus loin. Je suis retourné à mes partitions, à mes gammes, sans avoir seulement consenti l'effort de jeter un coup d'œil aux dernières créations des auteurs en vogue, exposées en vitrine, ultime tentative envers une société qui peut paraître indifférente, par ce qu'elle est différente de ce que nous avons connu.

En ce qui me concerne, et en dépit de mes manques à ce sujet, j'avais rendez-vous avec le livre. Avec un livre, que jamais je n'aurais choisi, a priori, pour renouer avec la chose écrite. Hasard circonstanciel ?